

17 Février 1920

LES VALLÉES VAUDOISES
sous le
RÈGNE DE CHARLES-EMMANUEL I
depuis le Traité de Vervins (1598-1630)



Publié par la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE VAUDOISE
pour les Familles Vaudoises



17 FÉVRIER 1920

LES VALLÉES VAUDOISES
SOUS LE
RÈGNE DE CHARLES-EMMANUEL I
DEPUIS LE TRAITÉ DE VERVINS
1598-1630

Ln adhérant à la paix de Vervins, signée le 2 mai 1598, Charles-Emmanuel et Henri IV avaient réservé la question du Marquisat de Saluces, que la France réclamait avec instance, tandis que le duc de Savoie ne voulait le rendre à aucun prix.

Ce temps d'incertitude valut aux Vaudois un peu de calme, parce que le duc, préoccupé des menaces de la France, s'abstint de tout ce qui pouvait provoquer des difficultés parmi ses sujets. Cependant, il continua à appuyer les prétentions des moines et les revendications des prêtres.

Bien que le traité de Cavour, de 1561, exemptât les Vaudois de toute contribution en faveur du culte romain, le nouveau curé de la Tour voulut exiger le paiement des dîmes et, sur le refus des Vaudois, il obtint de pouvoir saisir chez eux des contributions en nature. C'est ce qu'il faisait de hameau en hameau, accompagné d'un commissaire et d'un trompette. Les Vaudois dépouillés, aidés de leurs voisins, reprirent de vive force ce qui leur appartenait; le curé, rouge d'indignation, se mit à défier quiconque à une lutte corps à corps, répétant qu'il n'avait peur de personne.

Quelques jeunes gens, voulant mettre sa vaillance à l'épreuve, firent un charivari sous ses fenêtres, une nuit de lune. Oubliant sa bravoure, dom Braida s'enfuit, sans être poursuivi. Mais le podestà, bigot fanatique, en profita pour citer à son tribunal les auteurs de la farce, et plusieurs autres qui n'en pouvaient mais.

Ceux qui se présentèrent, au lieu d'être promptement jugés et absous, furent mis aux arrêts. Ayant su que, au lieu d'être examinés à Luserne, on allait, contre les privilèges de la vallée, les amener à Turin, ils s'évadèrent. On les condamna en contumace à être bannis; des peines très graves les menaçaient, s'ils étaient pris. Ils formèrent alors une bande armée pour leur sûreté et commencèrent à parcourir les Vallées, vivant de contributions, plus ou moins volontaires, des populations.

De nouvelles injustices et violences de la part des Autorités poussèrent les bannis à des actes de vengeance, qui ne pouvaient qu'attirer de nouvelles rigueurs. D'autres faits semblables furent provoqués par le curé du Dublon, dans la vallée de Pérouse. Cette double série de méfaits troubla pendant assez longtemps la vie civile, et même religieuse, des Vallées.

Après de longs pourparlers, Charles-Emmanuel ayant enfin refusé net de céder Saluces, la guerre se ralluma au mois d'août 1600. Les Français, qui se trouvaient prêts, assaillirent ses Etats sur plusieurs points à la fois, faisant de rapides progrès en Savoie. Charles-Emmanuel, qui avait compté en vain sur le secours de l'Espagne, se vit réduit à signer, en 1601, le traité de paix de Lyon, qui lui reconnaissait la possession du Marquisat de Saluces, mais en échange des contrées bien plus riches et peuplées, qu'il possédait sur la droite du Rhône. Il fut aussi contraint de démolir les fortifications du Bec Dauphin, qui marquaient la frontière entre la Pérouse et le Dauphiné.

Bien que les Vaudois eussent vaillamment pris part à la guerre, ils n'en demeurèrent pas moins en butte aux ennemis de leur liberté de conscience, sûrs de la connivence du souverain. C'est ainsi que Barthélemi Coupin, vieillard vénérable et ancien de l'église de la Tour, se trouvant à la foire d'Asti pour son commerce, fut emprisonné pour avoir osé dire qu'il était Vaudois. Le duc ne fit rien pour sa libération; au contraire, il laissa que son procès fut envoyé à Rome, d'où il revint avec une sen-

tence de mort. Mais, les mauvais traitements ayant hâté sa fin, il était mort en prison et le bûcher, allumé sur la place d'Asti, ne brûla que son cadavre.

Tant que le sort du Marquisat était resté douteux, Charles-Emmanuel y avait laissé pratiquer une assez grande tolérance religieuse. Mais, après le traité de Lyon, il publia un édit cruel. Il était ordonné aux réformés d'abjurer, ou de quitter le pays dans trois mois, sous peine de la vie et de la confiscation des biens. Des milliers de personnes, préférant leur foi à leurs biens, se retirèrent aux Vallées, en Dauphiné ou à Genève. Elles venaient surtout des vallées de la Stura, de la Maira et de la Vairaita. La plupart des nombreuses familles qui s'arrêtèrent dans nos montagnes, sont aujourd'hui éteintes; il reste les Alietta, Allio, Berton, Meynier, Sibille, Vertu, etc.

On essaya aussi de convertir ou de chasser les nombreux Vaudois de Luserne et S. Jean, de Bubiane, Fenil et Campillon; prêtres, moines, archevêques, comtes, le duc lui-même y employèrent promesses et menaces, mais sans grands résultats, sauf le rapt de quelques enfants. Il serait long et ennuyeux de rappeler les autres nombreuses violences et injustices qui furent exercées, indignes d'un gouvernement soi-disant chrétien et civilisé.

En 1603 arriva à Luserne une grosse compagnie d'infanterie, commandée par le capitaine Gallina. Sous le prétexte de punir les bannis, ces soldats pénétraient partout, commettant toutes sortes d'excès. Le 1.1 juillet, fondant à l'improviste sur Bobi, ils se dirigèrent d'abord vers le presbytère, d'où le pasteur venait de s'enfuir. C'était Antoine Bonjour, celui que nous avons vu s'évader du château de Revel. Les populations de Bobi et du Villar étant accourues en armes au son du tocsin, Gallina et les siens s'enfuirent épouvantés et retournèrent à Luserne par l'*envers*, non sans avoir perdu quelques hommes. Cette équipée donna lieu à de longues discussions, terminées par un accord qui coûta une grosse somme aux Vaudois, pour satisfaire la rapacité du fisc ducal. Il en fut à peu près de même du séjour d'autres troupes, venues à différentes reprises.

Dans ces années de paix relative, les Vaudois prospéraient et leur nombre s'accroissait soit par les naissances, soit par l'affluence des réfugiés du Marquisat de Saluces. Aussi ne tardèrent-ils pas à se trouver à l'étroit dans leurs

lieux de culte, plusieurs desquels furent rebâtiés en les agrandissant.

Leurs ennemis représentèrent ces faits au duc comme des usurpations dignes d'un châtiement rigoureux; mais Charles-Emmanuel défendit qu'on les inquiétât à cet égard. C'est qu'il venait d'entrer dans le plan grandiose formé par Henri IV pour arracher l'Europe à la prépondérance espagnole et autrichienne.

C'est ainsi que commença une période d'hostilités qui, sauf de trop courts intervalles, occupèrent les vingt dernières années de Charles-Emmanuel I. Les militaires Vaudois y prirent une part active et honorable, d'autant plus que, pendant ces temps, leur souverain se relâchait de son intolérance; mais il y revenait avec acharnement dès qu'il n'avait plus besoin d'eux pour repousser ses ennemis.

En avril 1613, éclata la guerre pour la possession du Montferrat. Les Vallées y envoyèrent 700 hommes, formant plusieurs compagnies de milices, dont les officiers étaient des leurs. Quoiqu'ils n'eussent pas d'aumôniers, ils se réunissaient chaque jour, matin et soir, pour prier ensemble. En parcourant le Marquisat et le bas Piémont, ils trouvèrent plusieurs personnes qui avaient été évangéliques et que la crainte de la mort ou l'attachement aux biens terrestres avait réduits à professer extérieurement le romanisme. Ils montraient de regretter leur faiblesse; quelques-uns même se décidèrent à tout quitter pour sauvegarder leur conscience et se retirèrent en pays protestant.

Dans quelques endroits reculés, où le peuple, ignorant et superstitieux, croyait aveuglément tout ce que disait le clergé, on attendait le passage des milices vaudoises avec une terreur mêlée de curiosité, pour voir ces hommes n'ayant qu'un œil au milieu du front et quatre rangées de dents longues et noires. On leur avait encore dit que les Vaudois blasphémaient Dieu, la Madone et les saints, qu'ils faisaient rôti les enfants pour les manger, etc., etc.

Mais ils se comportèrent si bien que, dans plus d'un endroit, leurs hôtes les virent partir avec regret, à cause des conversations religieuses qu'ils avaient entamées avec eux.

Les régiments protestants français, commandés par Lesdiguières, qui avaient un pasteur pour chapelain, firent des expériences tout aussi encourageantes. Il y eut au

Marquisat de Saluces un vrai réveil évangélique. Mais la paix, signée en juin 1618, marqua le commencement d'une période douloureuse pour les réformés. Par un édit impitoyable, le duc étouffa les églises renaissantes du Marquisat, provoquant des condamnations à mort, des exils, des confiscations de biens.

Les adversaires des Vaudois voulurent aussi appliquer aux Vallées la défense faite au Marquisat d'ensevelir les morts dans les mêmes cimetières que les catholiques; les Vaudois, qui étaient dans leur droit, puisque les champs du repos étaient communaux, ne voulurent pas en tenir compte. Il y eut des luttes à Campillon, à Fenil, au Val S. Martin, ailleurs encore.

Le gouvernement ne manqua pas d'appuyer les nouvelles prétentions du clergé et, pour avoir la paix, avec la confirmation des privilèges restants, les Vaudois durent payer au fisc 6000 ducats. Cette somme énorme, jointe aux lourds impôts causés par la guerre, forcèrent plusieurs familles à vendre leurs biens pour verser leur quote part, tandis qu'il leur aurait suffi d'abjurer pour être laissés en paix.

De nombreux particuliers furent encore les victimes de la violation continuelle du traité de Cavour. Il faut spécialement mentionner Sébastien Basan, de Pancalier, réfugié au Val Luserne. Nourri de la lecture de la Bible et bouillant de zèle, il profitait des tournées que son commerce l'amenait à faire dans la plaine, pour parler de son Sauveur partout où il allait. A Pancalier, il réunissait même ses parents et amis pour avoir un culte avec eux. Guetté à la fois par les sbires du gouvernement et par l'Inquisition, il fut arrêté à Carmagnole le 26 avril 1622, et livré un peu plus tard à l'Inquisiteur de Turin. Il fut tenu, pendant quinze longs mois, dans d'affreux cachots sans que rien pût le fléchir, ni les promesses, ni les tortures. Plusieurs fois flagellé jusqu'au sang, jamais il ne changea de résolution. Enfin, la sentence de mort étant venue de Rome, comme pour Coupin, il fut brûlé vif sur la Place Château, à Turin, le 23 novembre 1623. On lui avait mis un bâillon à la bouche pour l'empêcher de parler; mais il réussit à s'en débarrasser et à exhorter la foule à se donner à Christ. Il expira en chantant le cantique de Siméon.

En janvier 1624, Charles-Emmanuel envoya au Val

Pérouse l'ordre de démolir les temples de S. Germain, de Pramol, du Villar, du Puy du Dublon, de Pinache et de l'Albona, au-dessus de la Pérouse. Ces édifices avaient été érigés au temps de l'occupation de Lesdiguières qui, en rendant les Vallées au duc, avait stipulé avec lui qu'il n'y aurait pas de représailles, et que le *statu quo* religieux serait respecté. Cependant, un régiment, qui se tenait prêt à Bubiane, envahit soudain la vallée, le 25 janvier. Ces soldats, fanatisés, avaient l'ordre de mettre tout à feu et à sang; mais ils furent retenus par la résolution, manifestée par les Vaudois du Val Luserne, d'accourir en armes au secours de leurs frères.

Les habitants de S. Germain s'étaient retirés dans leurs hameaux supérieurs; les capucins en profitèrent pour célébrer le culte romain dans le temple de Volavilla. Deux compagnies occupèrent les hauteurs de Rocheplate pour empêcher les secours du Val Luserne. Le bruit courait, d'ailleurs, que le duc avait 10.000 hommes prêts à marcher contre les Vallées, et que la question des temples n'était qu'un prétexte pour commencer l'œuvre d'extirpation.

Pendant que les principaux de la Vallée étaient retenus au Dublon par les pourparlers avec les Commissaires du duc, à l'aube du 1. r février, les troupes ducales, ayant reçu du renfort, tâchèrent, par un furieux assaut, de surprendre les Barricades. On appelle de ce nom une forte position où le chemin, qui monte de Saint Germain à Pramol, est forcé à décrire un détour pour franchir une gorge, au bas de laquelle, à une grande profondeur, bouillonne le Rusillard. Le passage à travers une pente rocheuse est aplani au moyen de grosses pierres et devient dangereux dès qu'elles sont enlevées. Les positions dominantes, à deux différentes hauteurs, étaient garnies d'hommes décidés à tout sacrifier pour défendre leur foi, leurs familles et leurs biens. Ces postes sont encore appelés les Gardes. Une première ligne de défense était tracée quelques centaines de mètres plus bas.

On s'y battit jusqu'à la nuit, au grand dommage des assaillants, qui montaient en masse et à découvert; les Vaudois, à l'abri de leurs murailles, n'eurent ni morts ni blessés.

On recommença à traiter, mais sans arriver à s'entendre, car le commandant Taffino ne voulait pas se retirer avant

que les Vaudois eussent déposé leurs armes et rasé au sol leurs barricades, tandis qu'ils ne comptaient le faire qu'après le départ des troupes, se souvenant de la déloyauté du comte de la Trinité.

Le 6, le comte Taffino envoya intimier aux Vaudois d'obéir promptement, s'ils ne voulaient pas qu'il les y contraignît. Le capitaine, chargé de ce mandat, l'exposa avec tant de hauteur, de mépris et de menaces, qu'un banni de Pramol, exaspéré, le blessa à mort d'un coup d'arquebuse. Les Vaudois blâmèrent énergiquement ce fait; cependant Taffino ne voulut rien entendre et envoya aussitôt à l'assaut les 2000 hommes qu'il avait à ses ordres. Ce mouvement fut si rapide et impétueux que les Vaudois durent abandonner la première ligne de défense. Mais les Gardes et les Barricades furent si vaillamment défendues que, le soir venu, les soldats redescendirent à S. Germain, en incendiant tout sur leur passage. Les Vaudois eurent quelques blessés; un jeune Ribet, de Pramol, après avoir tué six ennemis, reçut à son tour un coup mortel.

Les Vaudois du Val Luserne marchaient en forces au secours de leurs frères.

D'autre part, les soldats manquaient de vivres et étaient exposés à une forte chute de neige, qui était survenue, vu qu'eux-mêmes avaient incendié les maisons qui auraient pu les abriter. Les moines capucins poussaient à la guerre à outrance; mais les pasteurs du Val Cluson et le comte Philippe de Luserne réussirent à faire conclure un accord, qui fut signé au Villar Pérouse, le 11 février.

L'accord signé, tout comme au temps du comte de la Trinité, les soldats ne partaient pas. Pour en finir, les Vallusernois s'acheminèrent en nombre pour fondre sur eux; mais le comte Philippe se porta en hâte, le 17 février, à S. Germain et obtint que l'armée vidât la vallée le jour même.

Il paraît que Charles-Emmanuel n'attendait que la belle saison pour ruer de plus grandes forces contre les Vaudois et procéder à leur extermination totale. Mais la guerre du Montferrat, qui allait recommencer, le força à porter ailleurs ses regards. Bien qu'il eût reçu une lettre du pape l'excitant à en finir avec ses sujets hérétiques, il accueillit avec affabilité leurs députés, comptant sur la fidélité et la vaillance de leurs milices, et ordonna qu'on leur rendît la cloche de S. Germain et ce qu'on pourrait retrouver

des objets pillés par les troupes. Les Vaudois purent rebâtir les temples qu'ils avaient démolis. Le duc exigeait seulement qu'on lui remit le banni Laurens, auteur de la mort du parlementaire. Laurens s'enfuit sur les hauteurs et continua à terroriser les environs, jusqu'à ce qu'il fut tué par un de ses complices.

La guerre, qui avait semblé imminente en 1624, n'éclata qu'en 1625, et se prolongea jusqu'en 1626.

La paix était à peine rétablie que la Cour recommença à s'acharner contre les Vaudois. Cette fois, le principal auteur des nouvelles violences fut le prince héritier, Victor Amédée. Désireux d'avoir de l'argent pour suffire à ses prodigalités, il chargea le sénateur Barberi d'arrêter, sous différents prétextes, plusieurs Vaudois riches pour en tirer de grosse rançons.

C'est ainsi que nos ancêtres n'avaient de paix chez eux que lorsqu'ils versaient leur sang pour leur prince.

Nous ne pouvons nous arrêter à rappeler les emprisonnements, les supplices, les confiscations, les cantonnements de troupes, les iniquités sans cesse renaissantes, qui affligèrent les Vallées à cette époque.

Mais elles allaient être frappées de fléaux encore plus terribles.

Une suite de mauvaises récoltes et les difficultés du commerce en temps de guerre causèrent une telle disette que nos pères se voyaient forcés à transporter leurs hardes et leurs meubles en Queyras, pour les donner en échange du blé, dont la France ne souffrait pas le même défaut.

En 1628, la guerre se ralluma. Le duc, maintenant allié des Espagnols, entra en campagne en envahissant le Montferrat.

Pendant que la France préparait sa revanche par un puissant effort qui allait porter la dévastation et la ruine dans tout le Piémont, Charles-Emmanuel, comme s'il n'avait d'autres ennemis que ces mêmes Vaudois, qui se battaient pour lui au Montferrat, n'écoutait plus que le fanatisme de ses conseillers papistes.

C'est alors qu'il voulut installer, dans toutes les Vallées, des moines, auxquels tout était permis, particulièrement l'enlèvement des enfants, tandis que, comme ils étaient sous la protection spéciale du duc, la moindre chose qui leur fût dite ou faite, était exagérée par eux

et devenait à la Cour un crime de rébellion et de lèse majesté.

La fermeté des habitants d'Angrogne et de Bobi empêcha ces vipères de se nicher sur leur territoire.

Le 14 janvier 1629, le gouverneur de Pignerol envoyait encore son secrétaire pour intimer aux Angrognins de recevoir les moines, et déjà les troupes françaises étaient en marche pour envahir le Piémont. Aussi le prince Victor, ayant su que deux Vaudois influents se trouvaient à Turin, il leur dit que S. A. comptait sur eux pour la défense de leurs frontières. Ils lui répondirent que leur fidélité ne serait jamais prise en défaut, mais qu'ils s'étonnaient de la faveur et des privilèges assurés aux moines qui troublaient les populations des Vallées. Le prince répondit : « *Telle n'est pas notre intention, et nous y pourrions* ».

Une fois de plus, il mentait effrontément, et les moines, qui le savaient bien, devenaient chaque jour plus provocants jusqu'à ce que les Autorités du Villar et de Rora dirent à ceux qui étaient établis parmi eux qu'il serait bon pour eux de vider le pays. Comme ils montraient de ne pas comprendre, quelques femmes robustes les prirent à bras le corps et les emportèrent hors de leurs bourgs.

Cette expulsion grottesque allait être, disait-on, vengée dans le sang de ces populations, lorsque le prince, apprenant l'approche de l'armée française, envoya l'ordre de ne rien entreprendre *pour lors* contre la Vallée de Luserne.

C'est que le péril était grave et imminent.

Le 1.1 mars 1629, le roi Louis XIII et le cardinal de Richelieu franchissaient le Mont Genève, à la tête de 25.000 hommes aguerris. Les milices Vaudoises servirent en partie à grossir la garnison de Pignerol, en partie à défendre les barricades du Val Pérouse, qui, partant du Bec Dauphin, gravissaient le coteau de la Chapelle.

Un an entier se passa en menées diplomatiques, vu que Charles-Emmanuel, que les Français appelaient *le vieux renard*, traitait en même temps avec la France et avec l'Espagne. Mais le renard finit par trouver quelqu'un plus rusé que lui. Richelieu, voulant en finir, essaya de le faire prisonnier. Le duc, irrité, se décida pour l'Espagne; mais il n'en reçut que des secours tardifs et insuffisants.

Pendant ce temps, l'armée française se portait sur Pignerol, dont le gouverneur se rendit lâchement, le 31

mars 1630, après dix jours de siège. C'est de là qu'un corps, envoyé au Val Pérouse, força les défenseurs des barricades à se disperser, vu qu'ils étaient pris entre deux feux.

La Vallée de S. Martin reçut à son tour l'intimation de se rendre. Menacée par l'armée française, ravagée par la famine, elle demanda du secours au prince, qui le promit, mais n'envoya que des exhortations à se défendre vaillamment et l'assurance mensongère qu'ils ne seraient *jamais plus* inquiétés pour leur religion.

Seize mille Français se rendirent à Briquéras, imposant aux Vallées une soumission immédiate, sans laquelle tout serait mis à feu et à sang. Il fallut céder à la force, et les seigneurs de la vallée furent les premiers à s'y résoudre. Un accord fut signé le 5 avril, avec la réserve de ne pouvoir être obligés à se battre contre le duc de Savoie.

Les Espagnols voulant surtout s'emparer de Casal, la guerre se porta vers le bas Piémont, et les Vallées n'eurent plus à être le champ d'aucun combat. Charles Emmanuel luttait avec persévérance contre les envahisseurs, mais sans succès; il se trouvait réduit aux abois, à Savigliano, lorsque les fatigues et les chagrins brisèrent sa fibre si résistante, et il mourut d'un coup d'apoplexie le 26 juillet 1630, laissant le Piémont plongé dans une misère extrême et dans une confusion épouvantable. Il avait eu cinquante ans d'un règne très agité, mais non pas sans gloire.

Les derniers temps avaient été particulièrement désastreux, et les Vallées avaient eu leur large part des différents fléaux qui se déchaînèrent alors sur une grande partie de l'Europe.

Mais un fléau plus terrible que la famine et la guerre allait s'y ajouter, au désespoir des populations.

La peste, maladie épidémique venue d'Asie, que nous ne connaissons plus guère que de nom, se répandait dans les siècles passés, assez fréquemment jusque dans nos contrées. Prenant différentes formes, elle attaquait surtout les organes de la digestion, et la plupart des malades succombaient, plus ou moins rapidement, après de vives souffrances. Dans plusieurs cas, on voyait une personne

saine tomber soudainement en marchant et mourir sur le coup.

La féroce guerre de Trente Ans, qui désolait l'Allemagne depuis douze années, en avait favorisé la diffusion dans tous les pays d'alentour. Les troupes allemandes, qui passèrent en Lombardie, et celles de France qui envahirent le Piémont, l'apportaient avec elles. Ainsi le Piémont vit le fléau moissonner ses victimes de deux côtés à la fois, et l'infection se répandre partout avec une rapidité effrayante.

Aucune ville, aucun bourg, pas une maison isolée, dans les campagnes ou sur les montagnes, n'y échappa. Turin eut 8050 morts sur 11.000 habitants, Pignerol 10.000 sur 15.000.

Mais bornons-nous à parler des Vallées. Le 14 avril 1630, les premiers cas furent signalés à Pignerol; avant la fin du mois, la peste éclatait aux Portes, d'où elle passait à S. Germain, portée par un homme qui avait enterré les morts. Quelque bagage, expédié de là à Pral, y alluma un foyer d'infection, malgré le climat froid de la région, et la sema, en passant, aux Clos. La Vallée de Pérouse, traversée par la grand'route de France, que les troupes parcouraient, en tous sens, fut bientôt tout infectée. A S. Germain, on compta plus d'une centaine de morts en moins d'un mois; aussi, avant la fin de mai, les cultes commencèrent à être célébrés en plein air.

La Vallée de Luserne fut épargnée jusqu'au commencement de juillet, alors que quelques cas éclatèrent à Angrogne.

Le 10 moururent les pasteurs de S. Jean et de la Pérouse, le 13 celui de Pral. Le lendemain, il y eut dix morts à la Tour, et les maisons de trois apothicaires, tous Vaudois, se trouvèrent infectées et hors d'état de fournir les remèdes désirés. Le 18 mourut le chirurgien Gilles, fils du pasteur de la Tour.

Au reste, la plupart de ceux qui s'employaient pour le bien du public, pasteurs, médecins, chirurgiens, syndics, conseillers, notaires, furent d'entre les premières victimes du fléau. La fin de juillet vit aussi mourir le pasteur d'Angrogne. La chaleur devint si étouffante à cette époque,

qu'elle accéléra encore l'activité dévorante de cette terrible épidémie. Elle enleva sept pasteurs dans le courant du mois d'août.

Bientôt les bras valides vinrent à manquer et, malgré la famine, on vit les moissons se gâter dans les champs et les fruits pendre aux arbres sans que personne les récoltât.

De même qu'on avait abandonné les temples, ceux qui le purent abandonnèrent leurs maisons pour vivre dans des huttes bâties en hâte dans les jardins. C'est de là que ceux qui voulaient faire leur testament dictaient leurs dernières volontés aux notaires, qui se tenaient prudemment à distance. Une saignée se payait 32 florins, équivalant à plus de 60 francs actuels, et tel chirurgien se fit payer la moitié de cette somme pour avoir dit, par la fenêtre, à un malade comment il devait s'appliquer une ventouse.

Il y avait jusqu'à sept ou huit morts dans la même maison; des familles entières disparaissaient en peu de jours. Les bras et le courage manquant pour pénétrer dans ces demeures isolées, il arriva souvent qu'on y mit le feu pour arrêter l'infection. Aussi plusieurs personnes donnèrent-elles de grosses sommes, ou même tous leurs biens, à ceux qui s'engageaient à les ensevelir.

Le fléau avait d'abord épargné Bobi, situé au fond du bassin du Pélis. Les habitants en avaient profité pour faire venir de Grenoble quantité d'antidotes conseillés par les médecins. Mais la peste s'y déclara vers la fin d'août et finit par y faire autant de victimes qu'ailleurs. Une des premières fut le jeune pasteur Rosel.

Avec la fraîcheur d'octobre, la mortalité diminua. Pierre Gilles, pasteur de la Tour et modérateur, convoqua le colloque. Il n'y avait plus que quatre pasteurs en tout, dont l'un, vieillard retraité, ne survécut pas longtemps, et deux autres étaient déjà avancés en âge. Gilles, qui avait eu lui-même quatre fils morts de peste, resta chargé du ministère de toute la vallée de Luserne, Valère Gros, qui était aussi gros de corps et que son collègue désigne comme *peu portatif*, eut la vallée de S. Martin, et le jeune pasteur Jean Barthélemi, le Val Pérouse. Ce dernier mourut

au printemps suivant, la peste s'étant encore rallumée pendant quelques mois.

Cependant, avant cette date, Genève, à l'appel des Vaudois, avait commencé à envoyer quelques pasteurs pour combler en partie ces vides douloureux. Mais il fallut neuf ans avant que toutes les paroisses des Vallées eussent de nouveaux leurs titulaires.

Avant de pouvoir rétablir les relations normales de commerce ou autres avec le reste du pays, il fallut subir des quarantaines coûteuses et interminables.

On fut obligé de laver tous les objets avec de l'eau bouillante, du vinaigre et de la chaux, puis de les exposer à des fumigations d'aromes divers, d'ails et d'oignons, et de consumer par le feu tout ce qui était susceptible de conserver l'infection.

Aux personnes on administra des bains d'eau dans laquelle on avait cuit du romarin, du laurier, du cyprès, des feuilles et de l'écorce de cèdre, des oranges, des citrons, des coings, de la marjolaine, de la sauge, des immortelles, de la lavande, du genièvre, de la cannelle, de la noix muscade, du girofle, de l'eau de rose, du vinaigre rosat, et que sais-je encore?

Comme si la contagion avait eu égard à la différence de condition et de rang lorsqu'elle frappait ses coups mortels, le bain désinfectant pour les pauvres ne contient que sauge, lavande, laurier, romarin, pelures de pommes, vin ou vinaigre et du savon ordinaire.

Les familles et les Communes durent payer bien cher les Commissaires de la Santé, envoyés par le gouvernement pour surveiller l'exécution minutieuse de ces prescriptions.

Lorsque, au sortir de cette année funèbre, on se compta, on put constater les funestes ravages qu'avait faits la faux de la mort. Il y eut au Val S. Martin 1500 Vaudois morts; au Val Pérouse, y compris Pinache et le Villar, plus de 2000; au Val Luserne 6000. L'église de la Tour perdit 800 âmes et cinquante familles entières.

Toute la population de la Commune de Chabran succomba, et son territoire était encore dépeuplé trente ans

plus tard. Il en fut de même d'une bonne partie de ceux de Traverse, S. Martin et Fayé. Partout on voyait des orphelins, des personnes infirmes qui n'avaient plus aucun parent, des veufs ou veuves, qui ne pouvaient suffire aux travaux de leurs propriétés désolées. Aussi y eut-il, en peu de temps, un nombre extraordinaire de mariages.

Les nouveaux ménages s'établissaient dans les moins pénibles d'entre les propriétés qui leur étaient échues en héritage. C'est ainsi que de nombreux hameaux, où l'on avait jusqu'alors bravé les rigueurs de l'hiver, commencèrent à ne plus être habités que dans la bonne saison, et devinrent des *miande* ou des *fourrest*.

Grandes furent aussi les conséquences morales et religieuses du nouvel état de choses. Les pasteurs genevois, suisses et dauphinois, qui furent pendant plusieurs années en majorité aux Vallées, ne voulurent pas tous s'adapter à l'antique et rigide discipline vaudoise. Devant suffire à plus d'une paroisse, ils cessèrent de prêcher trois jours par semaine, comme on l'avait toujours fait, et refusèrent de se soumettre aux sèveres *examens de quartier*, qui n'ont plus aujourd'hui que le nom de ce qu'ils étaient alors!

Au lieu de leur donner le nom vénérable de *Barba*, et celui de *Madonna* à leurs femmes, on commença à les appeler *Monsieur* et *Mademoiselle*.

Mais c'est au sujet de la langue parlée que survint le plus grand changement. Tous ces nouveaux pasteurs étaient de langue française et prêchaient en français. Les pasteurs natifs des Vallées continuèrent à employer la langue italienne jusque à l'époque de l'exil; mais la majorité des paroisses dut s'adapter au français.

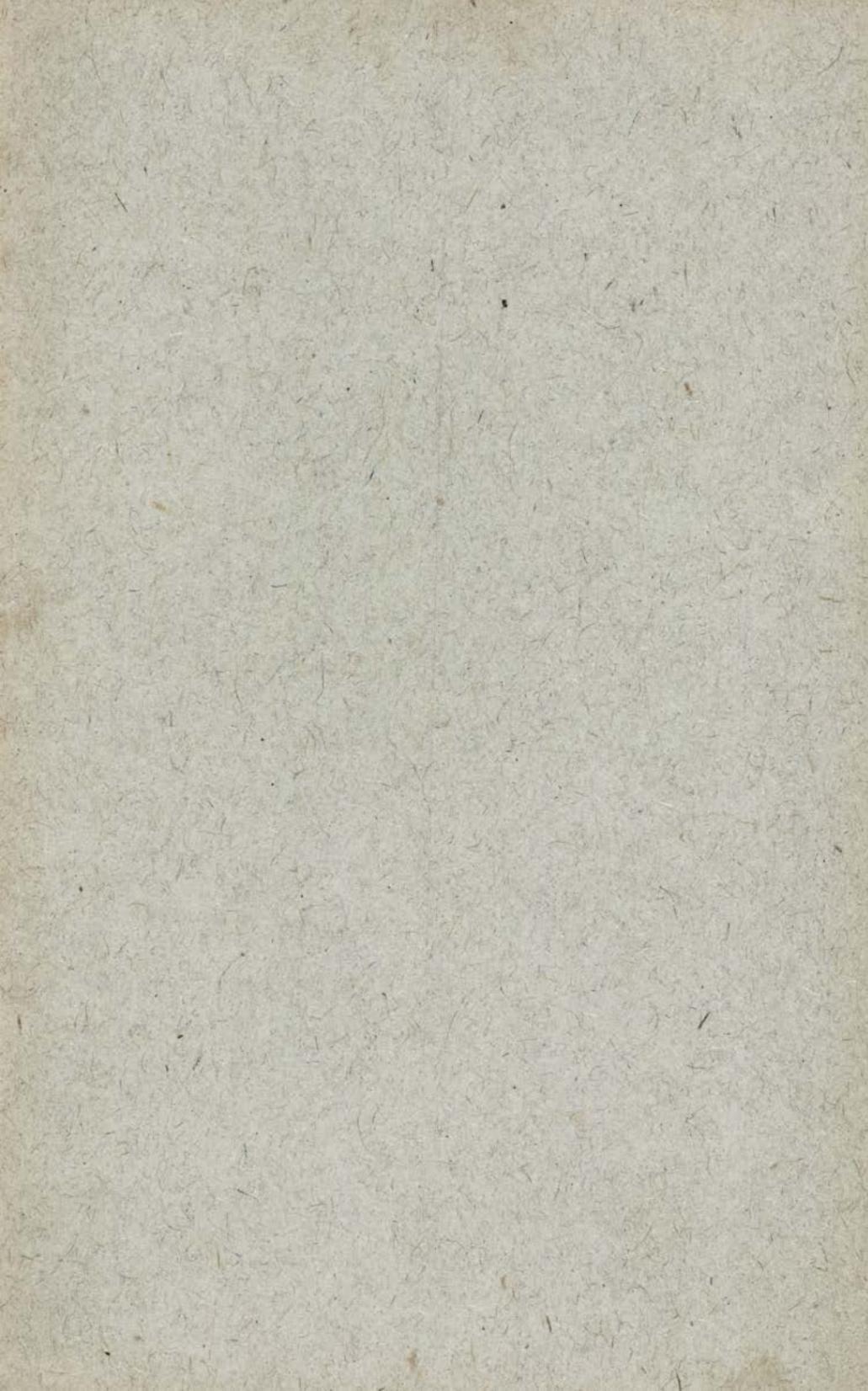
C'est au milieu de ces troubles et de ces fléaux que finissait le règne de Charles-Emmanuel, auquel succédait son fils Victor Amédée I. Nous verrons, Dieu voulant, une autre année, que la liberté de conscience n'avait rien à gagner à ce changement et que des jours encore plus sombres que tous ceux qu'ils avaient traversés devaient mettre à l'épreuve la patience et la foi de nos pères.

Nous vivons dans des moments difficiles, où sévissent aussi les épidémies et la cherté des vivres, et l'on entend

partout s'élever des plaintes contre la dureté des temps. Et cependant, les tracas actuels que sont-ils à côté des dangers sans cesse renaissants, que nous venons de passer en revue? Si nos pères les ont surmontés sans que leur foi faiblît, imitons leur patience et leur fidélité et apprenons à être reconnaissants de ce que les temps ne sont plus où il fallait lutter jusqu'au sang pour être à la fois fidèle à son Dieu et à sa patrie.

JEAN JALLA.





A decorative black frame with ornate, symmetrical scrollwork at the corners and center of the top and bottom edges. The text is centered within this frame.

TORRE PELLICE
IMPRIMERIE ALPINE
de U. C. RASTELLINI